

PETITE ANTHOLOGIE DE LA MYTHOLOGIE

Michel PIQUEMAL & Dominique GARCIA

PRÉFACE GÉNÉRALE

Qu' est-ce-que la mythologie ?

Le mot mythe vient du grec muthos qui signifie « la parole », et par extension « le récit »,

Aujourd'hui, lorsqu'on dit « c'est un mythe », on pense à une histoire fabuleuse qui n'a aucun rapport avec la réalité. Il nous faut donc remonter le temps pour comprendre la signification profonde de la mythologie. Lorsque la conscience des hommes s'est éveillée, des préoccupations nouvelles ont vu le jour : comprendre la nature, notre condition humaine et quelles forces supérieures pouvaient bien donner un sens à tout cela. Les mythes sont des tentatives pour répondre à ces questions.

Comprendre la nature

Aujourd'hui, la plupart des phénomènes naturels nous sont compréhensibles. Grâce à la science, nous expliquons les tempêtes, le vent, le cycle du soleil... À l'inverse, dans les temps très anciens, les hommes se trouvaient devant une nature omniprésente et envahissante à laquelle ils appartenaient.

Comment ne pas être effrayé par un écho dans une grotte ou une éclipse de soleil ? On redoute toujours ce que l'on ne connaît pas. En apportant des réponses, les mythes tranquillisaient les hommes confrontés à ces phénomènes. Ils les rassuraient en donnant un nom et un sens à ces mystères.

Imaginons que vous vous transportiez, grâce à une machine à remonter le temps, aux environs du VIIIe siècle av. J.-C. Vous vivez dans une île grecque ou peut-être dans la grande cité d'Athènes. Vous

êtes fils de pêcheur et vous partez avec votre père sur votre barque. Vous hissez la voile : le ciel au-dessus de vos têtes est limpide comme tous les jours de l'été. Vous jetez vos filets à quelques encablures d'une crique. Tiens, le vent se lève et fraîchit. Que se passet-il ? Au loin, les nuages s'amassent. « Rentrons, dit votre père, Zeus et Poséidon se disputent encore ». La houle se fait plus forte, un éclair zèbre le ciel. On ne sait jusqu'où la colère des Dieux peut aller : pour apaiser leur courroux, il faudra leur apporter des offrandes.

Prenons un autre exemple ! Lorsque Agamemnon, le roi grec, veut appareiller avec sa flotte pour assaillir la ville de Troie, il ne peut pas, car les vents lui font défaut. Selon l'explication des devins, la faute lui en revient car il a autrefois offensée la déesse Artémis. Celle-ci exige en compensation le sacrifice de sa fille Iphigénie. Ce n'est qu'à ce prix-là que les vents se remettront à souffler !

Si ces explications météorologiques peuvent nous apparaître aujourd'hui bien naïves, elles avaient le mérite de donner une cohérence à l'agitation de la nature, afin de mieux pouvoir l'affronter.

Mais les hommes n'étaient pas seulement préoccupés de l'instant présent, ils cherchaient aussi leur place dans ce monde dont ils ignoraient l'origine. Ainsi sont nés les mythes de création dont vous allez découvrir quelques récits.

Selon les croyances grecques (comme selon le Kalevala, le mythe de création scandinave), à l'origine règne le Chaos, et les éléments du monde sont éparpillés. Il va falloir l'intervention de puissances supérieures pour y mettre bon ordre. Chaque force naturelle justifie sa présence par une divinité. Le divin est présent partout, et l'échange est permanent entre les hommes et les dieux, d'où la richesse et la complexité de la mythologie.

Les représentations divines

L'homme est sorti peu à peu d'une vie animale et inorganisée. Et pendant longtemps, il va

adorer des dieux sous la forme d'animaux. Ceux-ci symbolisent ce qu'il redoute le plus, selon les régions où il vit. Par exemple, on pourra voir dans le récit africain « Ngourangouran », le terrible crocodile des marais élevé au rang de divinité.

Les mythes mélangent aussi parfois différents animaux pour inventer un dieu effrayant et expliquer des phénomènes naturels redoutés. Le dragon cracheur de feu ne représente-t-il pas la puissance des forces telluriques comme celle des volcans ?

Le panthéon égyptien mêle aussi souvent l'homme et l'animal, à l'image de Thot le dieu ibis, ou Anubis à la tête de chien sauvage. En Inde, parmi les innombrables dieux de la religion hindouiste, un des plus vénérés est Ganesh à la tête d'éléphant.

Mais peu à peu, les hommes se détacheront de cette image animale pour identifier les dieux à la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes. Les Grecs par exemple iront jusqu'à imaginer des dieux pareils aux hommes au point de les parer de nos faiblesses. Et dans la religion chrétienne, Dieu lui-même se fait homme dans la figure du Christ.

Une justification historique

Certaines épopées mythiques correspondent sans nul doute à des faits historiques d'un passé lointain dont on magnifie le souvenir. Gilgamesh, le héros sumérien, a très certainement existé. À travers le culte de sa personne, on célèbre la fondation de toute une civilisation. Les Romains feront la même chose avec leurs héros fondateurs. Quant aux Égyptiens, on peut supposer que lorsque le pharaon devient dieu, c'est une forme de justification d'une prise de pouvoir absolu.

Les nombreux mythes qui racontent le Déluge sont certainement pour leur part le souvenir de très lointains cataclysmes.

En fait, toutes ces légendes organisent le monde, aussi bien spirituellement que socialement.

Des valeurs fondamentales

Cette organisation mythique est indispensable pour la société humaine. Les peuples primitifs ont eu besoin, pour assurer la survie des sociétés, d'imposer des règles et des limites à ne pas franchir que l'on appelle des tabous ou des interdits : par exemple, on ne peut tuer ses enfants ou épouser un de ses parents.

Ils ont aussi ressenti la nécessité de donner des modèles qui poussent l'homme à dépasser ses propres limites, à atteindre des buts qui feront progresser l'humanité : ce sont les héros, tels Prométhée le voleur de feu, Thésée créateur de la démocratie à Athènes.

L'invention de monstres à combattre est aussi et encore une façon d'assurer la cohésion sociale. On tente de justifier l'organisation de la société en établissant des frontières entre l'humain et l'animal : les créatures monstrueuses expliquent la cohésion du groupe contre lui. Et le combat de Thésée, débarrassant la terre du Minotaure, est le combat de tout un groupe humain...

L'héritage mythologique

Dans de nombreuses civilisations, l'homme s'est peu à peu placé au centre du monde car il a pris confiance en lui-même pour vaincre ses terreurs. Ce sont les Grecs qui, pour la première fois dans l'histoire humaine, ont élevé l'homme à ce rang : leur panthéon de dieux est à l'image de l'organisation sociale humaine. Ils ressemblent en tout point aux hommes ; seule leur immortalité les en distingue. Cette conception va influencer notre culture et notre approche de la connaissance (par exemple dans les domaines de la philosophie ou de l'astronomie).

Le peuple hébreu va pour sa part apporter une vision radicalement différente. Premier peuple monothéiste, il va développer la notion de sacré au point de vivre selon les préceptes d'un livre censé transcrire les lois de Dieu : la Bible. La société des Hébreux fonde son organisation sur les valeurs du Bien et du Mal, c'est-à-dire sur le sens de la Faute contre Dieu. Faire le Mal contre un homme, c'est agir contre Dieu. Leur religion est à l'origine des religions

chrétienne et juive qui ont structuré le mode de pensée de notre civilisation occidentale.

En fait, dans les temps anciens, les mythes remplaçaient des disciplines comme la science, la philosophie, l'histoire. Ils organisaient la vision du monde et répondaient à la soif d'apprendre des hommes de ces temps-là.

Mais, ne croyons pas pour autant que les mythes soient une explication erronée du monde - par des peuples primitifs - que nous aurions aujourd'hui dépassés ! Ils représentent au contraire des valeurs fondamentales auxquelles l'homme moderne peut encore et toujours se référer. Leur lecture doit se faire au niveau symbolique. Ne voyons pas par exemple dans l'histoire d'Orphée et d'Eurydice la simple légende d'un humain qui descend au royaume des morts pour y rechercher sa fiancée. Voyons y aussi, plus symboliquement, un enseignement fondamental : l'homme est condamné à mourir et il ne doit pas vouloir enfreindre cet ultime tabou.

L'ensemble de ces récits mythologiques évoque des images ou des situations qui s'adressent à notre mémoire la plus profonde et nous lient par-delà le temps à nos lointains ancêtres. Ils sont le berceau dans lequel sont nées les valeurs culturelles et religieuses de nos civilisations. On ne peut pas concevoir notre société moderne sans l'apport de cet héritage spirituel, mythologique et religieux.

1. LES MYTHES DE LA CRÉATION

Comment la Terre a-t-elle été créée ? Voilà sans doute la première question que les hommes se sont posée lorsqu'ils ont pris conscience du monde qui les entourait. Ils ont répondu à cette interrogation avec les connaissances de leur temps, c'est-à-dire bien peu scientifiques mais religieuses, porteuses de poésie et de merveilleux, marquées de lointains souvenirs historiques.

De nombreux mythes racontent la naissance du

monde à partir du Néant : un dieu créateur de tous les éléments va concevoir en les nommant le Ciel, la Terre, l'Eau. C'est par exemple le Dieu de la Bible. Par contre pour les Grecs, c'est le Chaos qui est à l'origine du monde. L'univers existe avant les dieux : la Terre et le Ciel (Gaïa et Ouranos) s'unissent et donnent naissance aux dieux qui mettent de l'ordre dans l'univers. D'autres civilisations encore ont imaginé des explications différentes. L'eau en est le plus souvent l'élément original, comme on peut le lire dans le Kalevala (le mythe fondateur scandinave) ou dans la tradition amérindienne.

Mais une des explications mythologiques qui nous interroge le plus est celle qui relate la punition infligée aux hommes sous la forme d'un déluge. Alors que les humains ont cédé au Mal (dans la Bible) ou à la barbarie (mythologie grecque), les puissances divines noient la terre. Il y a récréation du monde à partir de l'eau qui reste la substance primordiale. Seuls sont sauvés des hommes justes comme Noé dans la Bible, ou Deucalion et Pyrrha chez les Grecs. Ils seront à l'origine du repeuplement de la terre.

Ce mythe du déluge se rencontre dans de nombreux récits fondateurs. On peut supposer qu'il représente un souvenir de cataclysmes survenus dans des temps très anciens et qui ont marqué la mémoire des hommes.

Comparez l'ensemble de ces « récits de création » et vous verrez qu'ils se ressemblent dans leur tentative d'explication du monde. En partant à la recherche mythique de nos origines, vous comprendrez mieux ce qui rassemble l'humanité en une même famille.

LE DÉLUGE

(d'après Ovide)

Enfin la pluie cessa ! Neuf jours et neuf nuits que s'abattaient sans relâche, à la surface de la terre,

des trombes d'eau pareilles à des cascades. Jamais orage plus violent n'avait déchiré les cieus ; en quelques heures à peine, l'air lui-même semblait être devenu liquide. Une vague unique, immense, implacable avait happé dans sa course éperdue, bois, forêts, villes et montagnes.

Enfermés dans leur coffre de bois, Deucalion et Pyrrha se croyaient à jamais prisonniers de la folie des eaux. Leurs coeurs étaient purs et leurs âmes dociles, ils n'avaient pas mérité la colère de Jupiter. Il était le fils de Prométhée (celui qui prévoit), elle la fille d'Epiméthée (celui qui pense trop tard). S'ils avaient survécu, c'est à Prométhée qu'ils le devaient. Sachant que le déluge viendrait, il avait poussé son fils à construire un grand coffre, à l'emplier de provisions et à s'y enfermer des les premières gouttes de pluie.

Il y eut un grand choc et l'embarcation se fracassa. Les deux époux se précipitèrent sur ce bout de montagne émergeant de l'océan. Fatigues, ruisselants, mais saufs, ils s'assirent et virent les nuages disparaître à l'horizon. Alors le ciel regarda la mer et l'eau commença à se retirer. Serrant Pyrrha dans ses bras, Deucalion sanglotait devant sa terre submergée, maudissant l'inconséquence d'un dieu et la folie des hommes...

Avant, au tout début, était le Néant.

*D'abord it y eut Chaos, l'immensurable abîme
Violent comme une mer, sombre, prodigue,
sauvage (1).*

Des ténèbres et de la mort naquit l'amour aux ailes étincelantes (2). Vinrent lumière, ordre et beauté. La vie prit naissance dans un monde doux et rayonnant. L'humanité des premiers matins ne fut qu'un long bonheur chanté par les oiseaux, murmuré par les rivières, peint par les gouttes de rosée au bout tremblant des feuilles.

Ce temps béni fut l'Âge d' or.

Un temps où tout était permis, sans loi ni contraintes.

Les hommes, tous sages et généreux, vivaient en bonne intelligence. Le long des arbres coulait le miel,

du flanc des collines roulaient raisins, pommes et pêches ; les hommes buvaient le jus des feuilles, le lait des amandes.

Ils aimaient Saturne leur créateur et lui rendaient grâce pour cette existence toute de sucre et de douceur.

Vint Jupiter fils prétentieux et indigne qui précipita son père au plus profond du gouffre Tartare. Alors les hommes se mirent à pleurer. Ils perdirent la gaieté en même temps que la sagesse. Leurs larmes devinrent leur seule fortune. Pour se dérober ces petites gouttes d'argent, ils se disputèrent, se battirent, s'entre-tuèrent. La société des hommes devint pire qu'une horde de loups. La surface de la terre, jadis blanche du lait des cieus, se couvrit du rouge sang des hommes.

Une nuit, Jupiter parvint au palais d'un roi arcadien nommé Lycaon. Il demanda l'hospitalité. Averti que cet étranger était un dieu, Lycaon lui fit servir à manger un plat de viande humaine. Comprenant que tout espoir était perdu de sauver les hommes de la barbarie, Jupiter, dans un accès de colère, fit tomber la foudre sur le palais du monarque sanguinaire, soudain changé en loup.

Jupiter, dans l'aveuglement de sa jeunesse, avait gâché l'oeuvre de son père. Regrettant son erreur, il implora son pardon et ses conseils. Celui-ci lui dit que s'il désirait sauver le monde de la folie, il devait le détruire avec tous ses habitants afin d'en construire un autre de meilleur.

Le roi des dieux retourna dans les cieus et convoqua un conseil. Sa voix déchira l'azur comme un coup de tonnerre : « J'ai foudroyé une ville et sa populace, dit-il, mais ce sont tous les mortels sans exception qu'il s'agit de punir. Si je fais brûler la terre entière, les flammes risquent de venir lécher les nuages et le séjour des dieux. J'ai donc décidé de faire disparaître la surface du monde sous un océan unique qui engloutira jusqu'aux plus hauts sommets des plus hautes montagnes. J'ai besoin de vous tous. Toi, Éole, tu enfermeras le vent du Nord au plus profond d'une caveme et tu feras souffler le vent du Sud. Il poussera de son front de brume et de sa barbe de pluie mille nuages noirs qui éclateront

comme gourdes trop pleines. Vous, dieux des fleuves, vous laisserez les cours d'eau sortir de leurs lits, briser les digues, emporter les barrages, noyer les maisons. Que leur course endiablée arrache tout sur son passage. Neptune enfin, fais gronder les océans ! De ton trident, soulève la surface des mers ; lance un raz de marée définitif, impitoyable ! Qu'il avale, submerge, engloutisse et anéantisse tout. »

Sur la terre, les eaux commencèrent à monter. Les hommes se réfugièrent d'abord dans les maisons, puis sur les toits, à la cime des plus grands arbres. Tous furent pris un par un par la lame de fond. Ceux qui montèrent dans des barques ou des navires pour essayer de sauver leur vie périrent dans des naufrages effroyables. Les vents poussaient les bateaux vers les sommets des montagnes, maintenant transformés en récifs. Des coques crevées s'échappaient des cohortes d'humains qui ne résistaient pas longtemps à la rage des flots. Tous les animaux, à l'exception des poissons et des dauphins, subirent le même sort. Les oiseaux, épuisés par leur vol interminable, finissaient par tomber, faute de ne pouvoir se percher. Sur cette mer immense et justicière ne flottèrent plus bientôt que quelques branches brisées et maints cadavres sales...

Tout était consommé, la vengeance divine avait fait son oeuvre. Seuls Pyrrha et Deucalion en avaient réchappé. Cette île minuscule d'où ils contemplaient le lent recul des eaux était le sommet du mont Parnasse en pays de Phocide. Neptune ayant posé son trident, Éole souffla dans une conque et les eaux commencèrent à refluer. La terre mit longtemps, très longtemps à sécher. Il fallait qu'elle avale chaque jour une grande quantité de liquide. Chaque trou, chaque grotte, chaque gouffre burent à l'infini de longues goulées d'eau. Peu à peu les rivières regagnèrent leurs lits, le vent du Nord libère souffla son haleine sèche sur les vallées engorgées.

Lorsque Jupiter vit les deux seuls rescapés, il les épargna car ils étaient justes et pieux. Ils descendirent du mont Parnasse et s'avancèrent dans un bois. Autour d'eux, il n'y avait qu'un grand désert. Ils entrèrent dans un petit temple en ruine pour se reposer un peu. Pyrrha tomba à genoux et

se mit à pleurer :

- Deucalion, comment allons-nous survivre ? Nous sommes les seuls sur cette terre encore ruisselante des eaux du déluge... Il ne reste rien... Il ne reste personne...

- Si Jupiter nous a épargnés, sans doute nous aidera-t-il à repeupler la terre.

À ce moment précis, un nuage tout blanc vint par-dessus le toit défoncé du petit temple. Une grande bouche s'y dessina et dit alors aux deux époux désespérés qu'ils devaient trouver Thémis la déesse des lois. Elle leur expliquerait comment donner naissance à une nouvelle race d'hommes, bons et généreux.

- Je vous ai sauvés parce que vous étiez justes. Vous n'aurez ni faim ni froid. Je vais rendre à la terre ses bêtes, ses plantes et toutes ses richesses. Allez et repeuplez le monde !

Pyrrha et Deucalion, exaltés par la tâche que venait de leur confier Jupiter par sa bouche de nuage, coururent chez Thémis, en suivant des yeux un long fil d'argent qui se déroulait dans l'azur de ce nouveau matin du monde.

La déesse des lois les attendait, assise sur un rocher, un grand livre ouvert sur les pans finement plissés de sa robe sans taches.

- Il est dit, dans ce grand volume des lois de l'univers, que vous devrez, pour repeupler le monde, ramasser les os de votre grand-mère et les lancer en l'air derrière vous.

Ayant dit cela, elle disparut en une volute de fumée d'où s'échappa une colombe.

Les deux seuls mortels encore vivants ne surent pas s'ils devaient rire ou pleurer de cette apparition.

- Parfois la loi prend les allures d'une énigme, dit Deucalion.

Pyrrha réfléchissait, tout en caressant la terre jadis pleine du lait des dieux.

- Cette terre qui a nourri nos pères est bien ingrate envers nous, dit-elle en regardant son mari.

Celui-ci poussa un cri :

- Tu me donnes une idée. Si la terre était notre grand-mère, alors ces pierres et ces cailloux tout autour de nous seraient ses os.

Un jour et une nuit durant, ils fouillèrent le sol avec leurs ongles, choisissant les pierres rondes et lisses pour faire des hommes doux et bons. Ils ramassaient aussi de gros blocs solides qui feraient des humains braves et forts. Ils écartaient ou envoyaient loin devant eux les éclats rugueux et pointus qui auraient fait naître des êtres féroces et injustes.

Le matin venu, ils jetèrent par dessus leurs épaules un premier galet. Il se mit à rouler lentement, prenant à chacun de ses tours, un peu de terre glaise. Une boule se fit qui, comme dans les doigts d'un potier, se modela peu à peu. Une forme humaine apparut, ses traits se précisèrent, Le nouvel homme était né.

Fous de joie, Deucalion et Pyrrha lancèrent dans leur dos les pierres à toute volée. Une foule se fit, d'humains à la peau blanche comme le lait, éclatante comme l'or du miel. Ils marchèrent les uns vers les autres et firent une danse. La ronde s'enroula autour des deux époux en larmes, et sur le visage de chaque créature naquissent deux grands yeux. Certains avaient une goutte d'océan au creux de la paupière, d'autres le noir lumineux des longues nuits d'été, quelques-uns enfin la douce transparence du vert de la pierre de Jade.

Ainsi vint au monde une race d'hommes et de femmes endurants et patients, forts et résistants, calmes et sereins comme les pierres qui les avaient fait naître. Il fallait bien cela pour arracher la terre à la désolation sans bornes que le déluge leur avait léguée.

Notes:

1 - Milton,

2 - Aristophane.

Adaptation de Daniel Royo d'après Ovide

LA CRÉATION DU MONDE

(selon la Genèse)

La Bible est le livre sacré des juifs et des chrétiens. Elle commence par la Genèse dont les premiers versets nous racontent comment Dieu a créé le monde.

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Mais la terre était déserte et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme.

Le souffle de Dieu planait à la surface des eaux.

Dieu dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut.

Dieu vit que la lumière était bonne et il sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière « jour » et il appela les ténèbres « nuit ».

Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le premier jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » Et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament. Il sépara les eaux qui sont au-dessous et les eaux qui sont au-dessus. Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le deuxième jour.

Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en une seule masse et qu'apparaisse le continent. » Et il en fut ainsi. Dieu appela le continent « terre » et la masse des eaux « mers ». Et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Que la terre produise de l'herbe, des plantes et des arbres à fruits qui portent en eux-mêmes leurs propres semences. » Et il en fut ainsi. Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le troisième jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années ; qu'ils soient aussi des

luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre. » Et il en fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires : le majeur comme puissance du jour, le mineur comme puissance de la nuit. Il fit aussi les étoiles. (...) Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le quatrième jour.

Dieu dit : « Que les eaux foisonnent d'une multitude d'êtres vivants et que les oiseaux volent au-dessus de la terre, contre le firmament du ciel. » Et il en fut ainsi. Dieu créa tous les êtres vivants qui glissent et qui grouillent dans les eaux selon leur espèce, et tous les oiseaux selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon. Il les bénit et dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, emplissez l'eau des mers, et que les oiseaux se multiplient sur la terre. » Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le cinquième jour.

Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, petites bêtes et bêtes sauvages selon leur espèce ! » Et il en fut ainsi. Et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et des bêtes qui vont et viennent sur la terre. »

Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa.

Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez-vous et remplissez la terre. Je vous donne pour nourriture toute plante qui porte sa semence sur la terre et tout arbre dont le fruit porte sa semence. À toutes les bêtes, à tous les oiseaux et à tout ce qui remue sur la terre et a souffle de vie, je donne pour nourriture toute herbe murissante. » Et il en fut ainsi.

Dieu contempla ce qu'il avait fait et trouva que tout était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le sixième jour.

C'est ainsi que le ciel et la terre et tous leurs éléments furent achevés.

Le septième jour, Dieu avait achevé son oeuvre. Il se reposa et bénit ce septième jour. Il en fit un

jour sacré.

Telle fut la naissance du ciel et de la terre lors de leur création.

Adaptation de Michel Piquemal d'après la Bible.

LE CHANT DE LA CRÉATION DU MONDE

Le Kalevala est un immense poème de plus de 20000 vers, composé à partir de chants populaires finlandais de tous âges et de tous genres. Cette oeuvre exprime l'âme du peuple de Finlande et compte parmi les grands textes mythiques de l'humanité.

Il était une vierge de l'air,
la belle fille de la nature,
dans les vastes cours de l'air,
au milieu des immenses plaines.
Ses jours lui causèrent de l'ennui,
elle se fâcha contre sa vie,
de rester toujours solitaire...
Alors elle descendit lentement
sur le dos brillant de la mer ;
il se passa quelque temps,
un court moment s'écoula ;
vint un canard, oiseau léger ;
il vola d'un vol saccadé,
cherchant où construire son nid,
songeant à bâtir sa demeure.
Il vola vers l'orient (1), vers l'ouest,
vola vers le sud et vers le nord ;
il ne trouva pas d'endroit
propre à recevoir son nid.
Alors la mère des eaux,
la belle fille de l'air,
sortit son épaule des vagues,
souleva son genou de la mer,
offrant au canard une place
pour bâtir son nid chéri.

Le canard, oiseau léger,
plana, se mit à épier ;
il se posa sur le genou,
il y construisit son cher nid,
puis il pondit ses oeufs dorés,
six superbes oeufs en or,
le septième était en fer.
Il se mit à couvrir les oeufs,
réchauffa la pointe du genou ;
un jour il couva, puis un autre,
il couva même trois jours ;
alors la mère des eaux,
la belle fille de l'air,
crut que son genou brûlait,
que ses veines se liquéfiaient.
Elle étendit soudain la jambe,
secoua vite ses membres ;
les oeufs tombèrent à l'eau,
s'enfoncèrent dans la mer ;
ils se brisèrent en morceaux,
se rompirent en fragments.
Les oeufs étaient trop bons
pour se perdre dans la vase
au fond de l'eau ;
les morceaux se transformèrent
en belles et bonnes choses :
le bas de la coquille de l'oeuf
forma le fond de la terre,
la moitié supérieure de l'oeuf
fut la voûte élevée du ciel ;
le dessus de la partie jaune
devint le radieux soleil,
le dessus de la partie blanche
devint la lune luisante ;
tout débris bigarre (2) de l'oeuf
fut une étoile dans le ciel,
tout débris noirâtre de l'oeuf
fut un nuage dans l'air.
Le temps s'écoula maintenant,
les années se succédèrent
à la lumière du soleil neuf,
à la lueur de la lune neuve ;
la mère des eaux nageait toujours
au sein des ondes tranquilles,
devant elle l'eau liquide,
derrière elle le ciel clair.

Alors la neuvième année,
au cours du dixième été,
elle sortit la tête de l'onde,
elle souleva son front ;
elle entreprit la Création,
se mit à modeler le monde
sur le dos brillant de la mer,
sur la plaine immense des eaux.
Partout où elle étendit le bras,
elle forma des promontoires (3) ;
où elle posa le pied,
elle fit des trous pour les poissons ;
où elle courba son corps,
elle ménagea des gouffres ;
elle effleura du flanc la terre,
aplanissant les longs rivages ;
elle la frappa du pied,
creusant des abris pour les saumons,
elle la toucha du front,
façonnant de larges golfes.

Notes :

1 - *L'orient : l'est.*

2 - *Bigarré : aux couleurs variées.*

3 - *Promontoires : caps élevés s'avancant dans la mer.*

Extrait du KALEVALA.

Elias Lönnrot : Le Kalevala, trad. de J.-L. Perret.

© Editions Stock.

COMMENT VIEIL-HOMME-COYOTE A CRÉÉ LE MONDE ?

Dans la plupart des contes amérindiens, Coyote (le tricheur) ne cesse de jouer des bons tours aux hommes et aux autres animaux. Mais dans cette légende des Indiens Corbeaux, le void devenu le Createur de l'Univers...

Personne ne sait comment l'eau a été créée. Personne ne sait non plus d'où est venu Vieil-Homme-Coyote. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il existait bel et bien et qu'il s'ennuyait de sa solitude.

- Si je trouvais au moins quelqu'un à qui parler, se disait-il, la vie serait moins triste.

Alors il se mit à parcourir l'immense étendue d'eau.

Il alla de ci de là. Et enfin, au bout de plusieurs lunes, il rencontra deux petits canards à tête rouge.

- Petits frères, cela me fait bien plaisir de vous trouver. Mais ne savez-vous pas s'il n'existe que de l'eau dans ce monde ?

- En fait, répondirent les canards, partout où nous allons, partout où nous tournons les yeux, nous ne voyons que de l'eau. Mais peut-être y a-t-il quelque chose tout au fond de cet océan ?

- Ah, si cela pouvait être vrai ! Mais hélas, je ne sais pas plonger. Tandis que vous, petits frères, vous pourriez bien y faire un plongeon et aller voir ce qu'il en est.

Les canards trouvèrent que ce n'était pas une mauvaise idée et l'un des deux piqua du nez. Il y resta si longtemps que Vieil-Homme-Coyote finit par s'inquiéter.

- Comme cela est triste ! Notre pauvre ami a dû se noyer.

- Ne t'inquiète pas, l'assura son compagnon, nous autres les canards, nous sommes capables de rester au fond de l'eau très très longtemps.

Et effectivement, au bout d'un temps interminable, le premier canard refit surface.

- Nous avons raison, cria-t-il en soufflant. Il y a bien quelque chose tout au fond de l'eau car je me suis cogné la tête dessus.

- Eh bien, petit frère, répliqua Vieil-Homme-Coyote, plonge encore et ramène-nous le.

Le canard repiqua du nez. Il resta longtemps sous l'eau, plus longtemps encore que la première fois. Quand il reparut à la surface, il tenait quelque chose dans son bec.

- Mais, c'est une racine ! s'écria Vieil-Homme-Coyote, Oh, oh ! S'il y a des racines, il y a donc de la

terre. Plonge à nouveau et si tu trouves quelque chose qui ne soit pas dur, rapporte-le !

Le canard plongea une troisième fois et, lorsqu'il remonta, il tenait une petite motte de terre dans son bec.

Vieil-Homme-Coyote prit la motte de terre et la regarda d'un air satisfait. « Voilà bien ce qu'il me fallait ! Avec cette petite motte de terre, je vais créer quelque chose de grand. Vous allez voir : avec cette poignée de terre, je vais bâtir Notre Terre. » Il souffla de toutes ces forces sur la petite motte. Et celle-ci se mit à grossir, grossir, se répandant partout, tout autour d'eux.

Les canards étaient émerveillés. Mais ce n'était pas fini. Vieil-Homme-Coyote prit la petite racine et la planta dans la boue. Et aussitôt tout se mit à pousser : des herbes de mille sortes, des plantes, des arbres à fruits, des buissons couverts de baies...

- Regardez comme c'est joli ! s'écria Vieil-Homme-Coyote.

- Pour sûr, grand frère, dirent les canards, c'est vraiment très joli. Mais ne trouves-tu pas que c'est un peu plat ? Si tu creusais un peu par endroits, si tu faisais des bosses, des collines, des montagnes...

- Vous avez raison, ce sera plus varié. Et puis je vais faire aussi des rivières et des sources afin que nous ayons toujours à boire partout où nous irons.

- Bravo, grand frère ! dirent les canards après que Vieil-Homme-Coyote ait fait tout ce qu'il avait dit. Car c'était vraiment superbe.

Mais Vieil-Homme-Coyote croisa les bras d'un air soucieux et se gratta les cheveux :

- Ne croyez-vous pas qu'il manque encore quelque chose ? Réfléchissez bien au fond de vos cœurs.

- Non, dirent les canards, tout ce que tu as fait est tellement beau. Que pourrait-il bien manquer ?

- Des amis, des compagnons, dit Vieil-Homme-Coyote. Il nous faut peupler toute cette Terre.

Alors, il ramassa une poignée de boue et il

modela des êtres humains. De quelle manière il s'y prit, nul ne le sait ! Mais à peine les avait-il créés que ceux-ci partaient à grandes enjambées courir le monde.

Vieil-Homme-Coyote avait le coeur en joie. Mais pas les canards !

- Grand frère, lui dirent-ils, tu as agi en égoïste. Tu t'es fait des amis pour toi, mais tu nous as oubliés.

- C'est ma foi vrai, dit Vieil-Homme-Coyote. Et aussitôt il modela toutes sortes de canards... à becs jaunes, à cols rouges, à queues rousses... des qui cancanent, des qui sifflent, des qui piaillent...

Les canards étaient ravis. Mais au bout d'un moment, Vieil-Homme-Coyote se regratta la tête, perplexe :

- Il y a encore quelque chose qui ne va pas !

- Quoi donc, s'écrièrent les canards. Tout est parfait

désormais. La terre est belle et nous avons chacun des compagnons. Grâce à toi, nous ne nous ennuiers plus jamais !

- Mais enfin, glapit Vieil-Homme-Coyote, ne voyez-vous pas que tous ces canards sont des mâles et que tous ces êtres humains sont des hommes ? Comment pourraient-ils être heureux, vivre et se multiplier ?

Et aussitôt il créa de jolies femmes. Et aussitôt il créa de belles canes.

Alors la joie se mit à régner sur la Terre. Hommes et bêtes se multiplièrent à l'infini. Et c'est ainsi que, grâce à Vieil-Homme-Coyote, nous sommes nés, nous, le peuple des hommes rouges...

L'ARGILE DE NOUM

(Légende de l'Égypte Ancienne)

Au bord du Nil qui roulait ses eaux azurées à travers les prairies vertes et les champs d'épis blonds de la Haute-Égypte, sous l'ardent soleil que tempérant la fraîche respiration du fleuve, vivaient en une cellule de terre battue un vieux potier et sa femme qui se désolaient de n'avoir point d'enfant. L'absence d'un fils était le regret du potier ; l'absence d'une fille, le regret de la potière. Ils disaient chaque jour :

Lui : - Je l'aurais appelé Psam, et je lui aurais enseigné à guider de ses doigts habiles l'argile qui s'élève sur le plateau en tourbillonnant.

Elle : - Seshepenouette je l'aurais nommée, et elle m'aurait aidée à laver le linge au bord d'Hâpi (1), dans les roseaux ou crient les sarcelles.

Et le potier d'ajouter :

- Ô femme, sais-tu ce qu'elles crient, tes sarcelles ?

Qu'il est encore temps pour elles, trop tard pour nous. Ainsi, mieux vaut n'en plus parler !

Ce qui ne les empêchait pas de recommencer le lendemain : « Je l'aurais appelé Psam... Seshepenouette je l'aurais nommée... » Et, devant leur cellule, continuait de passer la plaine bleue d'Hâpi.

Or, le vieux potier aperçut, sur le sol, Toum le scarabée (2) qui se trouvait en peine. Toum, ayant roulé une boule avec de la bouse de chameau, la poussait vers son souterrain, mais un pli du sol l'arrêtait, de sorte que, malgré ses efforts, la boule revenait toujours en arrière ; et Toum, ayant été enfin culbuté, se renversa sur le dos, agitant ses six pattes dans le vide et essayant vainement de se remettre à l'endroit.

- Seule une tortue serait plus empêchée que toi, lui dit le potier en l'aidant à se relever ; puis, du bout des doigts, il fit franchir l'obstacle à la boule. Alors Toum le scarabée bousier dit à l'homme, le potier :

- Pour te récompenser de ta bonté, je vais

t'indiquer une pâte merveilleuse dont tes mains habiles feront ce qu'elles voudront, à condition que tu la travailles tout de suite. Sebek-Kâle le crocodile était hier en fureur. Des battements de sa queue puissante, il a ouvert le sol de la rive jusqu'à l'argile de Noum (3). C'est là-bas où tu vois l'ibis Thot (4) dormir sur une patte. Va, contente-toi d'une charge et n'y reviens jamais... car si tu y revenais pour en prendre davantage, la gueule de Sebek-Kâle deviendrait ton tombeau... Adieu, confrère !

Le vieux potier alla à l'endroit où l'ibis Thot dormait sur une patte et trouva la terre profondément blessée par la queue du crocodile. Cette tranchée révéla à ses yeux comment le fleuve avait construit la Haute-Égypte : les bandes fauves du terrain alternaient avec les bandes noires du limon des crues en nombre incalculable. Et tout au fond, sous la première couche, là où avaient commencé les siècles, il y avait une argile d'une finesse étrange et telle que le vieux potier n'en avait jamais vue. Il descendit dans la fosse, se dépêcha d'en prendre une charge, surpris de la trouver toute tiède, et s'en revint à sa cellule.

Un peu avant d'y arriver, il entendit les glapissements de la potière. Elle venait de casser le plus grand de ses pots, et, voyant arriver le potier avec une charge d'argile fraîche, elle lui demanda d'en faire tout de suite un autre.

- D'une pâte commune, dit le potier, je tirerais certes un autre pot. Mais c'est ici une argile d'une divine finesse qui sort des entrailles de Noum le Créateur. Vois, elle semble palpiter comme de la chair qui n'est pas encore tout à fait née ou tout à fait morte. Toum le scarabée me l'a indiquée à condition que je n'en prenne qu'une charge et la travaille tout de suite. J'en veux modeler je ne sais quoi de splendide, selon l'inspiration que mon esprit saura souffler sur mes mains, un chef-d'oeuvre inouï que j'irai offrir au pharaon.

Et il posa la charge d'argile sur son tour.

La potière, mécontente, se mit alors à piler du blé en répétant à chaque instant d'une voix aigre et de cent façons différentes « qu'il lui fallait un pot neuf ».

Cependant le tour commençait à tourbillonner, emportant sur lui-même la charge d'argile tiède, et le vieux potier y posait des doigts encore incertains lorsqu'il constata qu'au lieu de rester une masse inerte, elle s'animait toute seule forme d'un gros coquillage.

- Femme, dit-il, vois ce que l'argile de Noum devient !

La potière se rapprocha du tour, déclara la chose ridicule, et, de ses paumes, aplatit le coquillage. Mais l'argile, un instant ramené à n'être plus qu'une motte, se remit en travail et esquisssa la forme d'un lézard monstrueux.

- L'horrible bête ! Tes doigts sont fous aujourd'hui, dit la vieille en avançant les siens sur l'argile tourbillonnante.

L'étrange apparition s'effaca, mais pour faire place aussitôt à une autre, celle d'un reptile volant dont les ailes encore repliées rappelaient celles de la chauve-souris, et qui fut aussitôt réduit à néant par la potière.

- Femme ! s'écria le potier, éloigne-toi de mon tour !

Ne vois-tu pas qu'il est en cette argile divine un pot en forme d'animal étrange qui veut s'en dégager ? Et quel succès si pareille chose sortait de mes mains ! On parlerait de moi jusque dans la Basse-Égypte ! Vois ! Cette fois apparaît la tête armée d'ivoire d'un éléphant !

- Ce n'est pas un éléphant que je veux, dit la vieille femme entêtée, c'est un pot. UN POT, un vrai POT, un POT comme tous les autres POTS !

Et elle rencogna l'être qui apparaissait avant qu'il fût tout à fait sorti de l'argile.

Le tour continuait de tourbillonner ; et le potier tenait une de ses mains sur l'argile de Noum, essayant avec l'autre d'écarter la mégère de son œuvre. Et elle, acharnée, restait là de toutes ses forces, dardant sur la pâte en travail ses doigts meurtriers. Elle réussit à contrarier les formes d'un grand ours et d'un singe qui s'efforçaient de surgir

de la pâte informe, et elle ne cessait de crier : « UN POT, UN VRAI POT, UN POT COMME TOUS LES AUTRES ! »

À ce moment passa dans l'air Toum le scarabée... Il fit en volant le tour du potier et de la potière en disant dans son bourdonnement :

- Bon potier, vieux potier, potier sans enfant, rejette ta vieille femme loin de ton tour d'un bras vigoureux, car voici le moment de ta dernière chance. L'argile de Noum veut vivre, et, au bout de la chaîne des êtres, va enfin apparaître celui qui sera...

Toum passa, mais les cris de la vieille potière avaient empêché le vieux potier d'entendre. Sous sa main, l'argile avait un tressaillement puissant, comme pour un demier et magnifique effort : or, à peine la forme humaine annoncée par le scarabée s'esquissait-elle que, revenant à la charge, la vieille folle la tuait avant même d'avoir pu la reconnaître.

Au dernier coup, l'argile fit entendre un vagissement douloureux, resta immobile et commença à refroidir et à s'affaisser.

Alors, découragé, le vieux potier vit bien qu'il fallait obéir à la vieille potière ; et, ayant obtenu qu'elle s'écartât à ce prix, il façonna de la glaise de Noum un pot semblable aux autres. Mais quand il fit le couvercle, la pâte se souleva toute seule et figea son relief en un adorable visage d'enfant - celui qui aurait pu être Psam ou Seshepenoupette.

C'est depuis ce temps que les potiers d'Égypte eurent l'idée de façonner des pots au couvercle orné d'une tête représentant Osiris ou plus simplement le cynocéphale (5), le chacal (6), l'épervier, et qu'on nomme des canopes (7).

D'après le papyrus de Deir el Medineh. Égypte Ancienne. © Editions Nathan pour l'adaptation.

Notes :

1- Hâpi : le Nil.

2- Toum le scarabée : le scarabée bousier ; ou scarabée sacré, était pour les Égyptiens un symbole de renaissance

et de création spontanée, car il semblait surgir de nulle part. En fait, il provenait d'œufs pondus dans la bouse ou le sable. Sceaux et amulettes en forme de scarabée étaient très répandus et on leur attribuait des pouvoirs magiques.

3- Noum : dieu très ancien, dieu potier qui a modelé toute la création, selon les croyances des anciens Égyptiens.

4- L'ibis Thot : le scribe des dieux, source de toute instruction et science, maître des arts magiques, dieu lune.

5- Cynocéphale : singe à la tête de chien.

6- Chacal : Anubis, le dieu chacal, patron des embaumeurs et protecteur des momies. Ce fut lui qui prépara la momie d'Osiris.

7- Canope : urne funéraire au couvercle en forme de tête humaine ou animale qui renfermait les viscères des morts.

2- HÉROS, DIEUX ET DEMI-DIEUX

Les mythes ont souvent pour acteur principal un personnage hors du commun qui appartient à la fois à l'ordre du divin et de l'humain ; fils d'un dieu et d'une mortelle, il a reçu des dons de naissance. Bien évidemment, ce caractère ou cette force exceptionnels sont dûs à sa part divine tandis que sa faiblesse revient à sa part humaine.

Le destin du héros s'accomplit dans un voyage que l'on appelle initiatique (c'est-à-dire qu'au cours de ce voyage, il devient un adulte).

Le départ

Il lui faut partir, quitter le lieu de son enfance. Ce départ est souvent le résultat d'un défi lancé au chef, aux dieux (Prométhée), ou tout simplement né de problèmes ou de dissensions avec ses parents (Persée). Tous ces dons qu'il a reçus à sa naissance, il va devoir les utiliser et les justifier : accéder au rang de chef se mérite.

Les épreuves

Il va prouver sa force physique et morale en surmontant des épreuves dues aux phénomènes naturels (des tempêtes), ou à des affrontements

avec les monstres (le Minotaure de Thésée, le dragon de Siegfried). Mais, parce que le héros est aussi un homme, il utilisera encore l'intelligence et la ruse pour arriver à ses fins.

Pourtant, ses victoires sont souvent amères, gagnées au prix de grandes souffrances physiques, comme celles de Prométhée, ou sentimentales, comme celles de Thésée qui perd les deux êtres qu'il aime le plus au monde. Être un héros n'est pas de tout repos ; c'est une incessante contrainte où se succèdent les embûches et les problèmes. Mais heureusement, le héros est rarement seul pour les surmonter ; il vit entouré de compagnons.

Les auxiliaires

Les aides sont nombreuses : un dieu protecteur (père, mère ou tuteur du héros), un personnage

investi de pouvoirs qui lui confie des objets magiques (l'épée de Siegfried, le miroir de Persée), un ami, une femme aimée (Ariane et son fil). Sans compter, les nombreux compagnons que le héros réunit pour partir en expédition (songeons aux Argonautes de Jason !).

À chacun son rôle

Les héros peuvent poursuivre des buts différents. Mais on peut distinguer grossièrement deux catégories. Tout d'abord, celui qui permet à l'humanité de progresser. Il est fondateur d'une cité (Gilgamesh), devient chef mythique parfois divinisé (Thésée, qui apporte la démocratie à Athènes). Il peut aussi faire avancer l'humanité en apportant de nouvelles techniques (tel Imhotep le premier architecte des pyramides) ou de nouvelles connaissances (tel Prométhée qui offre le feu aux hommes.)

La deuxième catégorie est celle des héros que l'on pourrait baptiser « nettoyeurs », car ils débarrassent le monde du Mal, représente sous la forme de monstres ; Persée venant à bout de Méduse en est un bon exemple. Ces héros constituent en quelque sorte des recours, sans doute le symbole d'hommes hors du commun vers lesquels les peuples anciens se sont un jour retournés.

Leur destin exceptionnel va nourrir les mythes, les contes et légendes. Nous les retrouvons souvent à la base de ce qui sera plus tard la littérature d'un peuple... et même par extension l'ensemble de son Art. L'histoire des héros fondateurs grecs, hébreux ou hindous a fourni de nombreux sujets à la peinture, la danse, la sculpture et la musique de nos aînés. Nous les retrouvons même aujourd'hui au cinéma...

PROMÉTHÉE

(d'après Hésiode)

La grande guerre qui avait opposé Géants, Dieux et Titans avait débarrassé la Terre de tous ses monstres. Guérie de ses cicatrices, elle était désormais un merveilleux jardin qui n'attendait plus que ceux qui le travailleraient. Les Dieux confièrent à deux frères Titans qui leur avaient été fidèles le soin de la peupler. Exalte par la grandeur de sa mission et heureux de sortir de l'ennui qui les avait saisis depuis la fin des batailles, Épiméthée, le plus fougueux des deux, s'attela immédiatement à la tâche. Son nom signifiait « l'imprudent », « l'irréfléchi ». Il le justifia une fois encore en cette occasion. Avant de créer l'homme, il distribua sans compter tous les dons aux animaux. La vitesse au guépard, la force au lion, la puissance à l'éléphant. Aux uns il donna ailes et plumes, aux autres coquilles et carapaces. Lorsque vint le tour des humains, il ne lui restait plus rien à donner : ni ruse, ni courage, ni aucune qualité propre à leur permettre de lutter contre les bêtes sauvages. Les hommes étaient sans défense. Trop tard comme toujours, l'impétueux Titan s'aperçut de son erreur et demanda l'aide de son frère Prométhée. Celui-ci réfléchit un long moment, puis prenant de la glaise entre ses mains, il commença à façonner des créatures à sa propre image.

Il dit alors à son frère que pour que ses êtres résistent, il leur ferait don de la flamme : celle de l'intérieur et celle du dehors.

Il alla trouver Pallas Athéna, déesse de la sagesse et de la vie, et lui montra ces formes sans vie qu'il venait d'arracher à la terre. Elle donna à chacune d'elles un baiser et leur insuffla une âme. Leur cœur battait, mais ce n'était pas suffisant. Il leur fallait désormais un avantage incontestable sur toutes les autres créatures. Aussi, Prométhée grimpa jusqu'aux régions célestes et alluma sa torche aux rayons incandescents du chariot du soleil. Pourvus d'une âme et maîtres du feu, les hommes pouvaient maintenant circuler sur la terre.

*Et dès lors, bien qu'éphémère et fragile,
La race humaine a eu la flamme
Qui lui a permis d'apprendre tant de métiers.*

Prométhée aurait pu se contenter de ce qu'il venait de faire. Mais l'âme de ceux qu'il considérait déjà comme ses enfants était vide. Ils voyaient mais ne reconnaissaient pas, entendaient mais ne comprenaient pas. Ils s'étonnaient du froid de l'hiver, du noir des ténèbres, de la brûlure du soleil. Alors Prométhée descendit parmi eux et leur apprit à dresser des maisons, à conduire les troupeaux, à chasser, à pêcher, à lire, écrire, compter et comprendre la nature. Il leur enseigna à tous les arts, toutes les sciences, tous les jeux et les délices de la vie. Il les instruisit dans tous les domaines à l'exception d'un seul, la dévotion aux Dieux !

Soupçonneux et méfiants, les habitants de l'Olympe en conçurent de la colère. Zeus, en leur nom à tous, s'adressa à Prométhée sur le ton du reproche :

- Tu as, lui dit-il, enseigné tout ce que tu savais aux hommes et tu as omis de les élever dans la crainte et l'amour de leurs Dieux. J'exige qu'ils nous offrent des sacrifices, sinon qu'ils prennent garde à mon courroux !

- Excuse cette offense, répondit Prométhée, je vais demander aux hommes qu'ils te sacrifient l'animal que tu auras choisi.

Ils allèrent ensemble par les prés qui bordaient les villages des hommes et virent un magnifique taureau qui paissait dans un enclos. Zeus le désigna

en disant que c'est cet animal-là qu'il désirait se voir donner en offrande.

Le jour du sacrifice venu, Prométhée cacha la chair de la bête dans son cuir et la recouvrit de ses entrailles. Un peu plus loin, il fit un tas avec les os qu'il recouvrit de la graisse du taureau. Il demanda à Zeus de choisir et celui-ci se laissa gruger. Il prit le tas d'os et proclama que ce serait-là désormais la part des Dieux.

Plus tard, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait été trompé, Zeus sentit la colère monter en lui, mais ne voulant pas ajouter au ridicule de la situation, il ne dit rien. Ainsi les hommes prirent l'habitude de brûler graisse et ossements en l'honneur de la puissance divine. Et ce rite dura longtemps...

Mais Zeus ne laissa pas impuni cet acte effronté : il décida de priver les mortels du feu, car s'ils avaient eu la chair - la meilleure part -, il les condamnerait ainsi à la dévorer crue. Il commanda donc aux vents de souffler sur la Terre une tempête si terrible que plus une seule flammèche ne dut subsister. Dans l'âtre des maisons, il n'y eut bientôt plus que des cendres. Les forges furent abandonnées et les ateliers se vidèrent. Les hommes grelottaient au creux de leurs maisons, désormais sans lumière.

Une nouvelle fois, Prométhée les prit en pitié et décida de les aider. Par une nuit sans lune, il grimpa au sommet du mont Olympe et s'introduisit dans le palais de Zeus. Il s'approcha du foyer où brûlait le feu éternel. Il déroba quelques tisons qu'il plaça dans un bâton creux et redescendit dans le monde des hommes. Là chacun l'attendait et ce fut comme une traînée de poudre. Au petit matin, toutes les cheminées de toutes les maisons fumèrent. Lorsque Zeus s'arracha à son grand lit de nuages et s'en aperçut, il entra dans une colère prodigieuse, une colère comme seuls les dieux peuvent en concevoir. De sa bouche et de ses yeux s'exhalèrent des flammes, sa poitrine et sa gorge grondaient comme mille tonnerres. Alertée par le bruit, Héra sa femme lui conseilla une vengeance dont les humains et Prométhée ne se remettraient pas. Les terribles conseils qu'elle lui souffla suffirent à apaiser la fureur

du roi des Dieux. Et comme il trouva l'idée excellente, il l'appliqua dans l'instant.

Il fit venir Héphaïstos, le dieu boiteux, qui était un artiste renommé et lui demanda de façonner une créature à l'image des hommes mais plus belle, plus douce, plus gracieuse. Quand il l'eut réalisée, chaque Dieu la dota d'une qualité et cet être merveilleux fut baptisé Pandore, ce qui signifie « ornée de tous les dons ».

Zeus lui confia une boîte dont elle ignorait le contenu et la fit descendre sur Terre. Là, elle rendit visite à Prométhée qui l'éconduisit vertement, se méfiant de cet être splendide qu'il ne connaissait pas. Son frère Épiméthée l'aperçut et, fidèle à son habitude, il tomba dans le piège. Il la suivit partout, subjugué par sa grâce et intrigué par le coffret dont elle ne se séparait jamais. N'y tenant plus, il finit par demander à voir ce qu'il cachait. La vengeance de Zeus allait être satisfaite.

Lorsque Pandore souleva le couvercle de la boîte, s'échappèrent alors tous les oiseaux de malheur qui peuplent encore le monde. La Maladie, la Souffrance, la Misère, le Mensonge, la Détresse et la Cupidité ouvrirent grand leurs ailes et se mirent à tournoyer au-dessus de la tête des hommes qui ignoraient encore ce que le Mal était.

La Pauvreté et la Tristesse envahirent les maisons, et la mort vint sur leurs talons. La Souffrance et l'Inquiétude tirèrent les hommes de leur sommeil, lorsque les mauvais rêves et les cauchemars ne les étouffaient pas. Ils devinrent envieux, chiches, cruels et lâches. La première femme, toute de grâce et de beauté, venait sans le savoir d'amener le malheur aux hommes. Effrayée par l'horreur de cette cavalcade, Pandore rabattit le couvercle juste au moment où l'Espérance, que la Détresse et la Maladie avaient confinée au fin fond de la boîte, s'échappait. Seul un peu d'espoir put rejoindre la Terre humaine vouée désormais à une éternité de malheur.

La colère des Dieux n'a pas de limites ! Elle frappa aussi le rusé Prométhée. Zeus ordonna qu'Héphaïstos et ses aides se saisissent de lui et

l'enchaînent au sommet du mont Caucase. Attaché par les plus gros anneaux à un rocher qui lui brisait les reins, tournant vers le ciel son regard de supplicé, Prométhée ne demanda pas grâce.

Lorsque Zeus comprit que jamais il n'implorerait son pardon et qu'il supporterait fièrement son destin, il envoya un aigle gigantesque, noir et lugubre, qui chaque jour vint de ses serres effroyables arracher le foie du pauvre Prométhée. Chaque nuit, l'organe mutilé repoussait et chaque jour voyait le grand aigle hideux accomplir sa funeste besogne.

Le temps passa. Nulle larme ne vint mouiller le visage du héros enchaîné. Nul appel de détresse, nul cri de pitié ne sortit de sa bouche. Défiant les Dieux et leur cruauté, Prométhée, le cou tendu, regardait le ciel bien en face.

Ce supplice n'aurait jamais dû prendre fin. Mais un jour qu'il se rendait au jardin des Hespérides pour y cueillir des pommes d'or, Héraclès aperçut l'aigle qui venait accomplir sa tâche. Il posa sa massue, tendit son arc et d'une seule flèche atteignit l'oiseau en plein vol. Il en fracassa la tête contre un rocher, le jeta négligemment au fond d'un ravin et grimpa tout en haut de la montagne où gisait Prométhée. De ses mains à la force hallucinante, il défit les chaînes qui entravaient le captif. Mais pour ne pas subir la colère de Zeus, il le contraignit à garder à son doigt une pierre fine du mont Caucase, sertie sur un anneau. De cette manière, la vengeance divine s'accomplirait. Prométhée resterait « enchaîné pour toujours ».

Depuis ce temps, les hommes portèrent des bagues ornées de pierres, en hommage à la souffrance de Prométhée. Et bien que le souvenir de ce héros ait fui depuis longtemps la mémoire des hommes, ils en portent encore aujourd'hui. Par cet usage, ils gardent la trace de celui qui fit passer la révolte avant la soumission, le courage avant la démission, l'amour des hommes avant celui des Dieux.

Adaptation de Daniel Royo et Michel Piquemal d'après Hesiodé.